

8. Compte à rebours

À cette époque, nous avions complètement terminé la piste, Riton avait creusé les trous destinés à l'assise du barrage et il continuait à faire sauter des rochers de-ci, de-là, plus pour prolonger son plaisir que par nécessité. Mais le cœur n'y était plus.

Quant à moi, j'avais commencé le coulage. Je n'avais jamais fait de béton armé mais Gavalardo m'en expliqua les secrets entre deux portes.

Cela se fait comme le pâtre d'alouette au cheval : vous mettez du béton et de la ferraille jusqu'à ce qu'il manque ou du béton ou de la ferraille.

En ce qui concerne la ferraille, vous auriez été surpris de voir ce que l'on peut faire avec des rayons de bicyclette. J'avais quand même des spécialistes avec moi, n'allez pas croire que j'ai pu inventer cela tout seul : je ne savais même pas qu'on mettait du fer dans le béton armé.

Le coffreur était un vrai artiste. Il était arrivé à donner une forme ventrue et affaissée à l'ouvrage qui ne figurait pas sur les plans. D'ailleurs, je me suis dit souvent qu'on n'aurait jamais dû décoffrer : n'était-ce pas plus solide avec le bois autour ?

Vous auriez vu comment la ferraille faisait s'effriter la maigre couche de béton qui la recouvrait lorsque nous décoffrions ! Dès que nous retirions les planches, la voilà qui vous bondissait au nez comme un ressort à boudin noir. Nous coupions ce qui dépassait à la cisaille et nous rebouchions au ciment-prompt.

À la vérité, vous auriez vu monter l'ouvrage, vous seriez tombé raide mort. Même si votre spécialité était le tricot.

Et le soir venu, transpirant d'anxiété sur ma couche, je me jurai que jamais, moi vivant, je ne laisserai mettre en eau cette horreur.

Dès le début j'avais tenté de tirer la sonnette d'alarme. Mais Gavalardo était trop avide de voir monter la muraille pour écouter quoi que ce fût qui pouvait retarder les travaux.

Alors il avait une sacrée gueule, le barrage. À chaque coffrage que nous enlevions, j'avais l'impression de démouler un cake aux raisins secs comme me les faisait une femme que j'ai bien connue : tous les raisins au fond.

On voyait parfaitement la couche de gravier en bas, la couche de sable au milieu et enfin la couche de ciment au-dessus. Je ne connais rien au béton ni à la pâtisserie aux raisins de Corinthe mais il y a entre eux des points communs surprenants auxquels je ne m'attendais pas. C'est Gabriel qui m'en donna l'explication.

Gavalardo avait prévu d'installer une centrale à béton le plus près possible du barrage. Le seul endroit confortable se trouvant à trois kilomètres de l'ouvrage par une piste épouvantable, il aurait fallu disposer de toupies pour transporter le béton depuis le malaxeur jusqu'au chantier. Cela faisait une dépense supplémentaire.

Il avait donc eu l'idée géniale de n'établir qu'un dépôt d'agré-gats et de se servir des toupies pour malaxer le béton tout en roulant. Ainsi, on gagnait du temps et de l'argent.

Le résultat, c'est que les matériaux sortaient de la toupie dans l'ordre inverse où ils y étaient entrés, aussi peu malaxés qu'une verge de manchot. Parce qu'une toupie, ce n'est pas un malaxeur, ne me demandez pas pourquoi, je serais incapable de vous l'expliquer.

Quand je m'étais ouvert de ceci à Gavalardo, il s'était contenté de crier :

– Gabriel est un âne ! Qui est l'ingénieur : lui ou vous ?

Il avait quand même fini par convenir que nous cacherions la misère en faisant un enduit au ciment par la suite. Et par la suite il avait été trop tard pour changer quoi que ce fût : il aurait fallu tout recommencer.

Dans la plaine, Filoutti avait entrepris de poser les éléments du pipe qui allait conduire l'eau du barrage jusqu'à Bidon.

Parfois, avec Gabriel et Séraphin, lorsque les ingrédients du béton se faisaient attendre, nous filions les regarder travailler. Cela avançait vite, vous pouvez me croire. Draguélev avait vu juste, lorsqu'il prétendait que ce n'était qu'un jeu d'enfant.

Cependant, avec la pression qui allait y avoir là-dedans, je me demandais quand même si le pipe en entier n'allait pas se tortiller comme votre tuyau d'arrosage lorsqu'un plaisantin a ouvert le robinet avant que vous ne l'ayez saisi par les ouïes.

En réalité, j'étais certain que c'est exactement ce qu'il ferait mais pour être franc, je m'en foutais un peu. Je doutais même qu'une seule goutte d'eau ne s'aventurât jamais dans ce foutu conduit. C'est vous dire la foi de l'ingénieur dans son ouvrage !

Comme j'en faisais la remarque à Gabriel et que je lui demandais si, d'un coup de bull, ils ne pourraient pas creuser une tranchée pour enterrer tout ça afin que cela tînt au moins cinq minutes après qu'on eut mis la sauce, il éclata de rire.

- On ne fait jamais des trous dans la plaine !
- On n'en a jamais fait mais je ne vois pas ce qui l'empêcherait. Ils ne vont pas envoyer Bidon par le fond en creusant une malheureuse tranchée, tout de même !
- Si, justement, dit Gabriel en essuyant ses larmes tellement il riait, tu amènes un bull sur la plaine et hop, il disparaît !
- Où donc va-t-il ?
- Tu te rappelles Venise, chef ? C'est là qu'il va !

Mystère insondable de l'âme mélanésienne. Je n'en demandai pas plus mais cela me trotta dans la tête tout le temps que nous passâmes avec Filoutti.

Puis, comme nous revenions vers les Mamelles à travers la savane, Gabriel jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, constatant que nous étions hors de vue des gars du pipe, il me désigna un bouquet de palétuviers incongrus dans cette sécheresse.

Il y en avait de semblables de loin en loin, parfaitement visibles lorsqu'on regardait vers Bidon du haut des Mamelles.

- Va là, chef !
- Draguélev m'a prévenu que c'était plein de serpents !
Ils éclatèrent de rire.
- Il n'y a pas la queue d'un serpent là-dedans, chef !

Ce bouquet de palétuviers pouvait faire vingt mètres de large. En m'approchant avec Gabriel et Séraphin et en pénétrant dans l'entrelacs des branches périphériques, je vis qu'elles masquaient une sorte de puits de mine dans lequel s'enfonçaient les racines.

Gabriel avait apporté une caillasse avec lui. Il l'épaula et la précipita dans le trou. Une seconde et demie plus tard monta l'écho d'un gros plouf ! Et alors ? On avait creusé un puits et on avait trouvé de l'eau salée ! C'est classique.

- Ce n'est pas un puits, chef, c'est Venise !

Pourquoi me parlait-il toujours de Venise, cet ahuri ! Il allait falloir que je tire cette affaire au clair.

Pendant ce temps-là, Riton continuait à faire sauter des rochers pour s'amuser et ceci est l'exacte vérité.

Si Gavalardo ne disait rien et laissait s'évaporer en lumière la précieuse denrée, c'est qu'au fond il y trouvait son compte. Il avait en effet remarqué que plus Riton était aux Mamelles, moins Anita était à Bidon.

Mais l'amour seul, ne peut expliquer cette assiduité à mettre ses pas dans ceux de Riton. Car enfin elle devait bien avoir d'autres obligations que celles de faire la mouche du coche sur un chantier.

Qui plus est, je connaissais son dégoût pour la brousse, que partageaient tous les Bidonnais sauf Riton. Elle aurait reçu l'ordre de la part de Pourrichier de ne plus le laisser seul avec moi qu'elle n'aurait pas agi autrement.

Car voici comment je comprenais finalement les événements : Gavalardo télécommandait Riton en immersion périscopique pour détourner Anita, pendant que Pourrichier parachutait

Anita en commando suicide derrière les lignes adverses pour contrôler Riton.

Cela ne faisait aucun doute : pour Anita, donc pour Pourrichier, je représentais un danger potentiel. Un point d'interrogation, voire de suspension, une épée de Damoclès qu'il ne fallait pas négliger.

Bien que l'émanation souterraine d'un puissant allié né de leur propre imagination, étant également salarié de la BIDE, il était évident que je devais être à la botte de Gavalardo. Que l'on pût me prêter des intentions politiques ne laissait pas de me rendre rêveur car en réalité, si je suis un Machiavel, c'est dans le bordélisme extrémiste. Je ne puis pas traverser un laboratoire de chimie sans changer les étiquettes des flacons. Pour voir.

Alors pensez ce que je pouvais ressentir devant cet engin sophistiqué, emperruqué d'un embrouillamini de fils de toutes les couleurs, censé contrôler la mise à feu de leurs projets !

Vous n'auriez pas été tenté de mettre le rouge à la place du noir et le vert à la place du jaune, de battre le tout et de recommencer en sens inverse, uniquement pour voir ?

Serais-je le seul à cultiver cette conception de la politique ? Cela m'étonnerait fort !

Pour en revenir à Anita Mouchardasse l'idée que je pouvais être un pion sur l'échiquier de la haute politique bidonnaise fut bientôt confirmée. Puisque celle-ci acceptait de se piquer les fesses pour m'espionner, il fallait que je lui en donne pour ses égratignures.

Dès lors, mon log-book s'enrichit de phrases sibyllines donnant l'impression d'être cryptées du genre : “ Dire à la flaque de merde que le miel est bon et que la mouche butine comme prévu ”.

Ou bien : “ Confirmer que le cochon de lait est franc de porc ”. Ou bien encore, je ne sais pas pourquoi : “ Bonne idée de la

flaque : donner au roi des cons le gâteau de la mouche ”. Cela n’avait pas plus de sens pour moi que pour vous mais, dès lors, je vis le teint de pêche d’Anita virer au coing.

Je ne sais pas ce qu’elle retirait de ces divagations qu’elle piratait dès que j’avais le dos tourné mais sa nature inquiète et suspicieuse la poussait à croire qu’on voulait la rouler. Remarquez, c’était un peu fait pour ça.

Et puis cette phrase complètement incohérente, que je lançai dans son chaudron de sorcière en pensant à autre chose : “ le porc s’est vautré dans la flaque avec le roi des cons. Ils ont planté une graine. Une fleur est éclos : Rose de Bali, reine d’un jour ! ”.

Il faut dire que les choses se calmaient depuis quelque temps. C’est cette dernière phrase, je l’ai su par la suite, qui boosta les événements.

Car le lendemain du jour où j’écrivis cette incongruité vide de sens, Anita fit ses malles en catastrophe et ordonna à Riton de la reconduire à Bidon. Tout chagrin, ce dernier obtempéra. Bien qu’elle le martyrisât jusqu’à l’os, il était plein de la nostalgie de ce tête-à-tête bucolique avec sa bien-aimée. Il y a des types qui sont nés pour souffrir. Remarquez, elle n’allait pas lui manquer longtemps puisqu’il avait quasiment fini son travail.

En toute honnêteté, sans l’avoir prémédité, c’est un vrai missile de croisière, que j’avais lancé sur Bidon. En toute honnêteté, sincèrement !

Le bordel qu’elle te m’a foutu, la Mouchardasse, en débarquant comme une descente de flics ! Allez savoir pourquoi, en lisant mon journal intime par-dessus mon épaule, elle s’était mis en tête que le porc représentait Gavalardo, la flaque de merde, Pourrichier et le roi des cons, Leroidec. Tous les trois se seraient mis à collaborer pour mettre une certaine Rose-de-Bali sur orbite, en lieu et place de la mouche. C’est-à-dire, d’elle-même.

Sa première visite fut pour la petite Marie-Rose, la secrétaire javanaise de Gavalardo. Elle explosa la porte du bureau de ce dernier et fonda en piqué sur la malheureuse, toutes serres armées, pour lui arracher les yeux.

– Rose de Bali Reine d’un jour ? Tiens, prends ça, salope !

Putain, ça avait fermenté sous le chapeau d’Anita ! Gavalardo qui pointa son nez peureusement pour connaître les raisons de ce passage à tabac, reçut sur la gueule la machine à écrire de Marie-Rose en se faisant traiter de gros porc qui se vautrait dans la merde.

Puis ce fut Leroidec qui bénéficia de ses soins. Elle se rendit chez lui, à l’autre bout de Bidon. Il n’était pas homme à séjourner dans une tour qu’il avait bâtie lui-même.

Comme il avançait vers elle avec son sourire de golden-boy de distribution des prix, il reçut dans les roustons un coup de pied qui le laissa affaîssé et mélancolique sur la moquette. Après tout ce qu’il avait fait pour elle, je veux parler de la bonne blague faite à Riton, c’était montrer peu de reconnaissance.

– Tiens-donc ! Le Roi des Cons veut se farcir le gâteau de la mouche, attrape toujours ça, mon chéri, c’est en prime !

Enfin, elle passa à Pourrichier.

Mais là évidemment ce ne fut pas la même chanson. Frapper sur un punching-ball plus petit que soi et qui ne s’y attend pas, c’est à la portée de n’importe qui. Mais essayer d’étrangler une anguille visqueuse de merde avec des gants de boxe, même Anita n’y parvint pas.

Il se tortilla si bien pour apaiser cette furie, au milieu des accusations de trahison de celle-ci, qu’il parvint à échafauder un scénario cohérent à lui fourrer sous la dent, auquel soit dit en passant il ne comprit rien lui-même.

Le principal étant que Mouchardasse comprît qu’elle avait mal interprété des événements dont lui-même ignorait totalement le sens. Et cela lui faisait peur.

Quand enfin elle fut suffisamment calmée et qu'elle put lui expliquer quel rôle j'avais joué dans l'affaire, il réalisa que quelque chose était en marche : le puissant protecteur de Métropole commençait à prendre les choses en mains. C'était la seule explication rassurante pour un type qui prétendait contrôler tous les coups spongieux qui clapotaient dans l'ombre.

Mais du côté de Marie-Rose, l'histoire n'en resta pas là. Les Javanais criaient vengeance pour le tabassage de leur congénère. En trois petits tours, Anita avait relancé une campagne qui s'assoupissait. Elle n'avait eu, jusque-là, qu'un seul ennemi, elle en avait un second désormais avec Leroidec.

Gavalardo n'avait aucune candidate à lui opposer, les javanais lui en fournirent une, en la personne de Marie-Rose. Mais celle-ci ne faisait pas le poids toute seule en face d'Anita. En revanche, portée par toute une communauté, comme ce fut dès lors le cas, elle devenait une vraie Pasionaria.

Les Chinois, à qui les Javanais devaient beaucoup de sous, se dirent qu'ils avaient tout intérêt à rapprocher ceux-ci des leviers de commande.

En deux mots, une partie du pouvoir détenu par Gavalardo, quand il serait élu maire de Bidon, passerait aux mains des Javanais devenus indispensables à son élection et à celles qui suivraient. Ceux-ci feraient à leur tour la passe à l'arrière, vers les Chinois restés dans l'ombre.

Encore une fois, Gavalardo avait eu du pif. Je suis sûr qu'il n'avait aucun plan en tête lorsqu'il ordonna à Riton de séduire Anita. Mais ne l'eût-il pas fait, celle-ci ne serait jamais venue aux Mamelles et n'aurait jamais ouvert mon log-book tandis que j'avais le dos tourné.

Et voilà ! Vous êtes fixés maintenant sur la mentalité du mec et sur le crédit qu'on peut lui accorder quand il vous parle les yeux dans les yeux, comme je le fais depuis le début de ce récit.

Et pourtant, foi de mythogentleman, mes mensonges sont en cristal de Bohême pur porc. Croyez-moi ou pas, je vous jure que tous ces mensonges ne sont pas inventés et qu'ils sont réellement sortis de ma bouche.

Aurais-je échoué à Bidon, s'il n'en avait pas été ainsi ?